Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

Jean-Jacques Vincensini

L'HÉRITAGE DE L'ANCIEN ROMAN AU MOYEN ÂGE

Quelques « conditions de possibilité »

Quelles sont les contraintes culturelles et esthétiques qui ont rendu possible la présence des « Anciens romans » au Moyen Âge ou qui, au contraire, ont conduit à leur absence ? Peut-on, en d'autres mots, mettre au jour certaines conditions de possibilité de cette présence plus ou moins rayonnante ou de cette absence plus ou moins radicale ?

Deux préalables paraissent indispensables avant de proposer quelques éléments de réponse à ces questions. Le premier n'est qu'un rappel, mais un rappel fondateur puisqu'il touche au cœur de l'esthétique littéraire médiévale et, donc, de ces lignes. Les lettres du Moyen Âge affichent ostensiblement leur secondarité ou, si l'on veut, leur impureté : le travail de l'écrivain, écrit Daniel Poirion, « greffe, *ente*, son texte sur un autre texte, plus ancien. L'idée de création ne convient donc pas pour définir l'écriture littéraire »[1]. D'un point de vue très général, il est donc légitime d'affirmer que tout roman médiéval est lu comme l'Ancien roman de ses successeurs. Il convient, second préalable, de souligner que les « vieux romans » sont au cœur de l'héritage narratif antique qui a joué un rôle central dans l'élaboration de la langue et de la culture françaises, aussi bien en vertu de l'héritage qui s'est transmis que de celui qui a été oublié.

Première condition de possibilité : filtres de la translatio

Au Moyen Âge, on le sait, l'œuvre collective la plus constante et consciente de l'histoire culturelle du monde occidental porte le nom de *translatio studii*[2]. Pendant un millénaire, des milliers de clercs ont

constitué, en toute conscience et fiers de leur entreprise, un patrimoine intellectuel qui, en même temps qu'il engendrait les renaissances postérieures, allait faire émerger nombre des révolutions scientifiques futures. Cette *translatio* présente un double visage : soit les textes anciens sont copiés et recopiés en langue latine, soit ils sont traduits en langues vernaculaires. Claudio Galderisi précise à ce sujet :

> Avant que les *Arts poétiques* latins du Moyen Âge n'attribuent au mot *translatio* le sens de transfert de langues et de cultures, mais également de transplantation de lettres d'un monde à un autre monde, Isidore de Séville avait utilisé les termes *traducere, transducere*, au sens agricole de « transplanter d'un lieu à l'autre »[3].

Les enjeux soulevés par cette double transplantation – directe ou par le biais des traductions – sont fondamentaux. Traduction et *translatio* illustrent avec force l'idée selon laquelle un fait culturel « total, concret et jointif », comme le dit Claude Lévi-Strauss[4], est fondé sur la reconnaissance et la confrontation avec la langue et le savoir de la civilisation « autre »[5].

Plusieurs facteurs ont favorisé ce majestueux transfert culturel. On évoque la nature non dogmatique de l'héritage transmis par les commentateurs du bas Moyen Âge[6]. Ces legs, aisément maniables donc, offraient une conception polymorphe des textes venus de l'Antiquité, sans cohérence ni contrainte d'interprétation. On avance également le succès d'Ovide, dès le XIIe siècle. *L'Art d'aimer, Les Métamorphoses, Les Héroïdes, Les Remèdes d'Amour* composent une œuvre parfaitement connue des médiévaux qui, très tôt, la copient et la glosent abondamment, y compris dans la pratique scolaire : « Elle fournit des situations, des motifs, des réseaux d'images et un langage de l'amour inlassablement réécrits et retravaillés. » Il est donc légitime d'affirmer que le XIIe siècle a été « l'âge d'or de l'influence ovidienne »[7]. Or, comme en témoigne Chrétien de Troyes – qui aurait écrit, selon le prologue de son *Cligès*, des récits tirés des *Métamorphoses* –, le clerc ne connaît pas de véritables conflits d'écriture entre sa copie des narrations ovidiennes, celle des vieux récits ou celle des nouveaux (bretons, notamment).

Un élément complémentaire mérite un peu plus d'attention. Il tient à la relative tolérance de l'Église à l'égard des survivances littéraires du paganisme. Certes, les sceptiques et les adversaires déclarés ne masquaient pas leur hostilité. Les aventures de Didon et d'Énée, les péripéties vécues par Apollonius et Alexandre, les fascinantes métamorphoses chères à Ovide, avec leur train de motifs et de thèmes nourris de valeurs et d'imaginaires païens, répandaient en effet dans les lettres médiévales des signes étranges et virtuellement sulfureux, suspects aux défenseurs les moins tolérants de la culture dite savante. Cependant, à des degrés divers, bien des penseurs chrétiens montraient des dispositions plus accueillantes. Recourant à quelques filtres rhétoriques, ils